



FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

ANITA DAVIDENKOFF

Histoire d'une expulsion

Mes campagnes de Russie

HISTOIRE D'UNE EXPULSION

Anita DAVIDENKOFF

**HISTOIRE
D'UNE EXPULSION**

Mes campagnes de Russie

François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur
75011 Paris

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

justifiaient, à l'époque, par les risques d'infiltration de la part de militants communistes ou affiliés.

Ce foyer se disait avant tout culturel et effectivement il remplissait sa mission en intégrant toutes les dimensions de la vie spirituelle dans la plus pure tradition russe. À côté des offices de rite byzantin qu'il nous proposait, nous disposions d'une chorale, de cours de russe. Nous pouvions participer à des débats sur la littérature et la philosophie, sur l'histoire présente et passée de la Russie soviétique. Nous y avons aussi des soirées plus « folkloriques », où nous goûtions à toutes les spécialités russes – pirojki, blini, le tout accompagné du thé qui coulait à flot d'un immense samovar et arrosé, plus modérément, de vodka. Nos libations s'agrémentaient de morceaux de musique interprétés à la balalaïka.

Le foyer avait été fondé en 1956 et était installé dans un minuscule immeuble de trois niveaux, situé à l'angle de la rue Serpente et de la rue Mignon. Dans cette maisonnette était niché autrefois un hôtel « pas très net », qui s'appelait « Aux Deux Canards », et sa conversion en foyer russe qui prit le nom évocateur des « Deux Ours » était d'autant plus savoureuse. Nous pouvions y côtoyer des vétérans de la première émigration et leurs descendants. Parmi eux, une figure occupait une place privilégiée qui recueillait toute notre admiration : il s'agissait de Nicolas Lazarévitch, un ancien anarchiste et militant libertaire d'origine russe.

Nicolas Ivanovitch Lazarevitch (1895-1975) était né à Jupille, bourg minier près de Liège, dans une famille d'émigrés « nihilistes », qui avait appartenu au groupe révolutionnaire terroriste *Narodnaïa Volia* (*La Volonté du peuple*). Ce prolétaire, autodidacte, parlait cinq ou six langues. Il avait travaillé successivement comme électricien, mineur, terrassier, métallurgiste, ouvrier agricole, et finalement, affaibli par l'âge,

comme correcteur d'imprimerie.

Il avait connu Camus. À partir de 1948, quand les deux hommes se rejoignirent dans les « Groupes de liaisons internationales » (aide aux rescapés des régimes communistes) leurs rapports devinrent amicaux et fraternels. Nicolas Lazarévitch était un personnage haut en couleur, au regard malin et pénétrant, généreux et intransigeant, parfois de « compagnie difficile ». Il n'avait cessé, au cours des années, d'évoluer, passant de la violence révolutionnaire aux principes réformistes.

Attentif à toute forme de manipulation de l'information, il faisait une arme de combat de ses recherches historiques et de témoignages personnels. Nicolas animait les cours de russe au foyer. Pour nous aider à réussir des concours comme l'agrégation, il venait s'asseoir avec nous sur les bancs de la Sorbonne : il écoutait le professeur en titre, président des jurys, pour savoir exactement ce que l'on attendait de nous et nous préparer dans l'esprit du concours. Nous lui sommes infiniment reconnaissants de tout cet apprentissage bénévole : sans doute plaçait-il dans les jeunes générations qu'il formait ainsi l'espoir de les voir un jour continuer son combat au nom de la vérité sur ce qu'était le régime en URSS.

Notre attachement à ce foyer était sans borne. Il s'y était créé un esprit d'entraide et tous ses adhérents se sentaient mus par un même élan en faveur de tout ce qui était russe. Les liens qui nous ont unis jusqu'à aujourd'hui ont permis de nous relayer auprès des amis que nous avons rencontrés au cours de séjours plus ou moins éphémères en URSS, et de ne jamais les laisser sans contact avec ce qui leur était cher en Occident. La coïncidence veut que ce merveilleux foyer, au moment où je trace ici brièvement son histoire, ferme définitivement ses portes. Il aura vécu cinquante ans et aura frayé, pour nombre d'entre nous, une voie vers une Russie alors assez impénétrable

sur tous les plans.

Au moins il nous aura fourni les clefs pour une approche authentique d'un pays qui était alors étouffé par un régime en apparence monolithique, et dont la souffrance primordiale était de ne même plus pouvoir avouer son appartenance à ce qu'était la Russie...

Cette situation est totalement exceptionnelle. Aucun autre pays, transformé en « république socialiste » en Europe – sans parler de la plus lointaine République populaire de Chine ! – n'a été contraint, comme la Russie, à renoncer de force à son identité nationale.

En fait au cours de ces 70 ans de régime soviétique, les gens se contrôlaient sans cesse pour s'efforcer d'éviter le mot « russe », comme substantif, mais aussi comme adjectif. On utilisait plutôt les tours de phrases du type : « chez nous » et « chez vous ». Au mieux on disait « la patrie », parfois « l'Union », comme on parlait des « States », sauf que les Américains avaient le droit d'ajouter les mots *United States of America...* La différence est de taille. La notion de russe et de « russité » devait être éradiquée – comme la religion orthodoxe qui en était un des modes d'expression.

Pourtant, un écrivain comme Pasternak, en 1958, avait eu le courage de proclamer ses racines russes. Il venait de recevoir le prix Nobel. Menacé d'expulsion, il adressa à Nikita Khrouchtchev, premier secrétaire du Parti, une vraie supplique où il disait : « Par ma vie et par mon travail, je suis attaché au sol de la Russie... »

Aujourd'hui, après cette longue période où tout un pays était tenu pour ainsi dire en otage, on a pu redécouvrir que ce que l'on appelle « l'âme d'un peuple » n'a jamais pu être totalement anéanti, même si les mœurs ont évolué, là comme ailleurs.

Le théologien américain d'origine russe, le père Alexandre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le même que celui du reste de l'Europe et les cheminots procédaient au changement des châssis en hissant les wagons sur des plateformes.

C'est là que la présence du *provodnik* s'avérait vraiment importante pour vous indiquer qu'il était dangereux de descendre du train ! Il en profitait pour faire la tournée des compartiments avec les douaniers. Le contrôle des papiers et des bagages était exhaustif... Tout était passé au crible. Les moindres journaux étaient épluchés. Les revues comme *Elle*, avec ses jolis mannequins légèrement vêtus étaient confisquées. Ne parlons pas de *Lui* ou *Playboy* qui pouvaient traîner dans les bagages des garçons ! Toute cette « littérature » (sous ce terme les Soviétiques entendaient tout ce qui était imprimé) considérée comme licencieuse était confisquée. Ces revues allaient faire ensuite les beaux jours de la nomenclature. Après la fouille minutieuse, à demi-ensommeillés, nous en étions quittes pour remettre en ordre nos « hardes » : c'est ainsi que s'exprimait l'impératrice Catherine la Grande dans son excellent français pour désigner les effets personnels qu'elle emportait dans ses déplacements.

* *
*

Ce second séjour en URSS, a surtout été marqué pour moi par l'Exposition française qui se déroulait cet été-là à Moscou.

Ce fut une occasion unique de découvrir plus concrètement la vie des Soviétiques qui convergeaient vers la capitale. Faute de pouvoir voyager à l'étranger, ils devaient se contenter des contacts avec ceux qui venaient vers eux. D'où le succès sans précédent des expositions occidentales qui s'étaient tenues à

l'époque à Moscou.

Le 15 août 1961 avait eu lieu l'inauguration de l'Exposition nationale française dans l'enceinte du parc de Sokolniki (elle faisait suite à l'exposition américaine de 1959 et anglaise du mois de mai 1961, qui avaient connu aussi une grande affluence). Grâce à une amie qui me présenta au commissaire général de l'Exposition, je fus recrutée sur place comme hôtesse.

Le public était avide de poser toutes sortes de questions : les interprètes, les ingénieurs responsables d'un stand et d'un secteur spécialisé étaient littéralement assaillis par une foule de visiteurs assoiffés de connaissance et débordant de curiosité. Au bout de deux ou trois questions techniques, on devait poursuivre sur le niveau de vie en France, ou les charmes de Paris. La notion de discrétion n'embarrassait pas les Soviétiques qui nous interrogeaient sur nos opinions politiques, nos appartenances à un parti, notre vie de famille, nos salaires, nos conceptions de l'existence... Des questions aussi disparates que vitales.

Nous avions affaire à des Moscovites mais aussi à des gens venus de Léninegrad, Kharkov, de villes de Sibérie, du Caucase, de la République autonome de Tatarie... Les usines délivraient parfois à certains de leurs ouvriers des feuilles de congé, les *poutiovki*, qui les dédommageaient en outre de leurs frais de route et d'hébergement.

Au début, je fis partie de l'équipe d'accueil du public, au stand du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) : mes compétences scientifiques dans ce domaine étaient plutôt réduites, mais ce premier poste me valut de voir s'arrêter brièvement devant ce stand Nikita Khrouchtchev, qui visitait l'exposition au pas de course. Ce petit homme trapu, au nez épaté, au parler bourru, me parut plus nature que nature ! C'est exactement l'image que l'on gardera de lui faisant des

esclandres au siège de l'ONU, et tapant de sa chaussure sur la table pour marquer son désaccord avec la politique des Occidentaux.

Après cette brève expérience, je fus mutée au pavillon d'information générale où j'étais chargée d'accueillir les personnes qui se présentaient, et de répondre au téléphone. Tâche loin d'être plus facile ! Je devais m'efforcer de comprendre les Soviétiques d'origines variées, qui s'exprimaient avec un accent de la profonde campagne kolkhozienne, quand ils ne s'adressaient pas à nous directement en ukrainien ou dans un russe mêlé de mots tatares, ce qui rendait la communication mal aisée : mais je compensais de mon mieux par la politesse et un sourire avenant. Puis je leur remettais la documentation que l'on avait et l'on se séparait dans le respect de l'amitié des peuples!

Au cours de ces échanges, quand nos visiteurs comparaient nos niveaux de vie, je comprenais mieux le poids du système qui pesait sur eux et les luttes qu'ils menaient dans leur vie quotidienne. Ils parlaient volontiers de leurs difficultés à se fournir en biens de consommation de première nécessité : les queues bien connues dans les « gastronomes », ces magasins d'alimentation où l'on était censé se procurer conserves, fromage et autres denrées. Mais quelle bousculade lorsqu'il y avait un simple arrivage de saucisses!

Des produits de première nécessité venaient soudain à manquer pendant des durées indéfinies : c'était ce que l'on appelait un « déficit ». Tantôt on trouvait du savon mais pas d'allumettes, tantôt l'inverse. Il y avait très souvent pénurie de sucre : fallait-il chercher une explication dans les services de distribution ? À moins qu'il ne servît à la fabrication du *samogon*, cette vodka domestique qui sentait l'al-cool brut ! Et puis il y avait les files réservées à ceux qui avaient la carte du parti, aux employés prioritaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parmi eux on rencontrait en particulier des Ouzbeks, dont la gent féminine portait toujours des costumes très pittoresques, taillés dans leurs tissus bariolés. Cela mettait un peu de soleil dans les couloirs. Chaque étage était doté d'une surveillante qui devait veiller sur tout visiteur, c'est-à-dire sur toute personne qui ne logeait pas régulièrement dans la zone en question.

Nous étions tous munis de laissez-passer, non seulement pour franchir l'enceinte de l'université, mais pour nous rendre d'une zone à l'autre. Dans chaque zone, les chambres étaient regroupées par « blocs » de deux ou plus. Les Occidentaux étaient généralement logés dans un bloc prévu pour deux (soit deux chambrettes individuelles et des sanitaires à partager). La consigne de l'administration était de toujours panacher ces blocs, en faisant cohabiter un étranger et un Soviétique. Tout le monde devait y trouver son compte : l'étudiant soviétique pouvait surveiller son voisin, et l'étranger pouvait s'entraîner à parler russe pour communiquer avec lui!

Mais tout cela était théorique, Dieu merci, et comme toujours dans la pratique, les Russes préférant souvent la pagaille, on arrivait à se dérober à la rigidité de ce règlement. Pour moi, j'eus même beaucoup de chance. Le soir de notre arrivée de Paris, il était déjà très tard et la « dejournaïa », notre surveillante-cerbère, était trop fatiguée pour vérifier de près les choses. Si, dans mon cas, mon accent prouvait que j'étais bien une étrangère, j'étais accompagnée d'une amie stagiaire de la Sorbonne, Natacha, qui, elle, était d'une famille d'émigrés et elle parlait parfaitement le russe. À cette heure nocturne, la surveillante prit Natacha pour une Soviétique et laissa nous installer dans le même bloc.

Nous allions pouvoir passer ensemble une bonne année ! Du même coup, cette Babel universitaire me paraissait moins hostile. Le règlement voulait que le soir nous rentrions à minuit

au plus tard. Pour nous inciter à respecter cet horaire, les ascenseurs étaient coupés à partir de cette heure-là. Lorsqu'on habitait au quinzième ou au dix-huitième étage, il faut avouer que cette disposition, sans être coercitive, était assez dissuasive.

Nous avons bien organisé notre petite vie et grâce à notre complicité, Natacha et moi réussissions à recevoir nos amis russes sans trop d'embûches. Il suffisait de guetter le moment où la femme de service s'absentait de son point de surveillance.

En hiver, on pouvait trouver d'ailleurs des agréments à être logé dans ce foyer excentré. Chaque square sur lequel donnaient les ailes de la massive Université Lomonossov était transformé en vraie patinoire. On n'avait qu'à chausser dans sa chambre ses patins à glace, prendre l'ascenseur et l'on pouvait patiner tout son saoul en bas !

Environ une fois par trimestre, le doyen de l'université avec ses acolytes nous recevait. Ou plutôt il nous convoquait en groupes dans ses bureaux. Tantôt il s'adressait aux étudiants occidentaux, Américains et Européens confondus, tantôt il nous réunissait par pays. Un jour ce fut le tour des Français : il nous reçut aimablement, nous interrogea sur nos *desiderata* et nous sermonna plutôt moins que de coutume. Il conclut cette réunion en déclarant : « nous savons que les Français sont un peuple *frivole* » ! Il avait employé le terme russe *lehkomysslenni*, littéralement « qui a des pensées légères ». Il voulait dire par là qu'il n'y avait pas à se méfier de nous. Nous étions politiquement moins dangereux. Et il nous congédia. C'était peut-être vrai en comparaison des Américains, qui étaient toujours soupçonnés par les Soviétiques de faire de l'espionnage sous n'importe quelle forme. Les Français avaient la réputation de s'occuper de leur vie sentimentale et de se marier dans le pays avec des ressortissants soviétiques.

Il est possible que ces bonnes paroles aient été sincères et elles nous arrangeaient bien : nous pûmes continuer à baigner dans la vie russe. À moins que le doyen n'ait eu l'intention machiavélique de nous engager à prendre des risques afin de mieux surveiller nos fréquentations ? En fait cette seconde hypothèse ne me paraissait pas fondée. Je devais bientôt en avoir la preuve en continuant à rencontrer sans encombre les dissidents.

À cette période, un stagiaire anglais me proposa même, un jour, d'aller à une conférence consacrée l'espionnage. Il avait reçu, je ne sais comment, une double invitation pour assister à cette séance qui se déroulait à la Maison des acteurs, sise en plein centre de Moscou, rue Gorki. Nous faisons partie des rares étrangers présents au milieu du public russe, et étions aisément repérables : moi de petite taille et mon collègue anglais, un gentleman immense et fort mince ! Nous décidâmes de nous mettre dans les rangs du milieu pour mieux nous fondre dans la foule. Mais au fur et à mesure que se déroulait la séance, nous nous sentions de plus en plus mal à l'aise. Il était question d'une vraie histoire d'espionnage, où les Soviétiques venaient d'abattre, en 1960, un avion américain, le fameux U-2 dont toute la presse de l'époque parlait encore.

En pleine Guerre froide, Khrouchtchev continuait à exploiter cet épisode à des fins d'endoctrinement pour les citoyens soviétiques. Il s'en servait aussi pour terroriser les étrangers dans le pays. Les Soviétiques avaient capturé le pilote, Gary Powers, et l'avaient condamné à dix ans d'emprisonnement. Et les conférenciers de cette table ronde à laquelle nous assistions au cours de l'hiver 1962, faisaient circuler dans le public les photos prises de l'avion espion, et même des morceaux de métal, d'authentiques pièces à conviction. Du moins c'est ce que nous étions censés croire. Le pilote allait être finalement échangé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aujourd'hui, à imaginer le caractère « confidentiel » de la maison Scriabine, surtout depuis la fondation de la Société des amis du compositeur, aux États-Unis (en 1995). Elle faisait suite à un premier « cercle Scriabine » qui avait été créé en 1934 à New York. Mais à Moscou le musée restait encore discret à l'époque de Khrouchtchev, même si cette reconnaissance internationale lui laissait une certaine marge d'activité.

Dans le salon, il y avait un immense piano à queue noir, un Bechstein, qui avait appartenu au compositeur et que seuls quelques privilégiés avaient la possibilité « d'essayer ». Le musée possédait des enregistrements d'archives du pianiste Vladimir Sofronitski qui joua sur ce piano. Sofronitski et Scriabine ne s'étaient jamais rencontrés. Mais en 1930 le pianiste avait épousé la fille aînée du compositeur, Elena Alexandrovna. Elle avait affirmé, à maintes reprises, que Vladimir était le meilleur interprète des œuvres de son père, qu'il en avait hérité toute la paternité spirituelle. Sofronitski fut véritablement une des plus grandes figures du piano au XX^e siècle. J'eus la chance d'entendre ses enregistrements des œuvres de Scriabine que la conservatrice du musée – qui n'était autre que la seconde fille du compositeur, Maria Scriabina-Tatarinova, – acceptait de nous faire écouter.

En janvier 1961, Sofronitski donna son dernier concert au musée Scriabine. Il exécuta le *Poème tragique* du compositeur, qui, d'après les témoignages que j'avais pu entendre un an après sa mort, résonna longtemps encore comme son propre requiem.

Au musée, on discutait beaucoup de théosophie, ce qui n'était pas dans le goût de l'idéologie officielle. Le musée, que fréquentait l'intelligentsia, était toujours plus ou moins surveillé par le KGB : pour lui, il en émanait un air sulfureux.

On ne pouvait 'oublier que Scriabine lui-même avait plongé

dans la théosophie : cette philosophie mystique, initiée en Russie par Hélène Blavatsky, avait largement influencé le compositeur dans son œuvre le *Poème de l'extase*, qu'il avait intitulé d'abord *Poème orgiaque*.

La théosophie préconisait la croyance en des cycles cosmiques, rythmés par l'alternance de principes contraires qui, réunis dans un mouvement contradictoire de tous les opposés, créent l'extase. Une telle démarche était empruntée aux néoplatoniciens du III^e siècle : elle se définissait comme une gnose initiatique universelle, où s'amalgamaient des notions hindouistes, dont la croyance au karma. Scriabine avait intégré tous ces postulats dans une sorte d'esthétique mystique qui inspira en particulier son œuvre symphonique. Cette philosophie ne pouvait pas plaire, on s'en doute, aux idéologues marxistes.

Derrière Sofronistki planait l'ombre tutélaire d'une autre pianiste de renom, Maria Youdina. Ou plus exactement, elle rayonnait à ses côtés. Tous deux avaient achevé le conservatoire de Pétrograd en 1921. Lorsqu'un jour, on avait posé la question au pianiste Sviatoslav Richter : « Lequel des deux vous paraît être le meilleur ? », il répondit « Les deux sont meilleurs ! ». Apparemment cela rejoignait la décision du jury qui leur avait attribué à tous deux une moitié du prix Anton Rubinstein.

Maria Youdina (1899-1970) incarnait, elle aussi, le mysticisme religieux, mais dans une acception chrétienne. Elle s'était convertie, dès sa jeunesse, du judaïsme à l'orthodoxie. C'était une pianiste intrépide. La période de dégel des années khrouchtcheviennes était loin d'avoir apaisé les attaques contre Sofronitski ou Pasternak, même après leur mort, et Youdina prenait toujours publiquement leur défense. Je pus assister à l'un de ses concerts à Moscou. Elle avait été comme d'habitude acclamée et lorsqu'on lui demanda un bis, elle prit la parole

pour dire, qu'en bis, elle réciterait un poème de Pasternak. Malgré sa célébrité, elle n'avait jamais pu jouer à l'étranger, mais elle jouissait dans le pays d'un statut intouchable. Elle pouvait d'une certaine façon tout se permettre et ne reculait devant rien. En scène elle se produisait, vêtue de façon plus que modeste : une espèce de robe noire de moniale, sur laquelle elle affichait une grande croix, des sandales aux pieds. Elle « revenait » en quelque sorte de loin.

Elle avait traversé les deux guerres, dans le plus grand dénuement, comme tous ses compatriotes : comme les autres artistes soviétiques, durant cette époque, elle souffrit du froid. Les musiciens qui jouaient dans des appartements et des salles glaciales devaient garder des gants pour se protéger. Elle continuait à vivre de manière ascétique, ne possédait rien (même pas de piano personnel). Elle était devenue une véritable légende. On allait jusqu'à raconter qu'elle dormait dans un cercueil, ce qu'elle nia un jour dans un grand éclat de rire. Elle était aussi un mythe, sur le plan politique. Elle fut, dit-on, la seule pianiste que Staline appréciait.

On raconte cet épisode à propos de sa carrière. Un jour, pendant les années de guerre, elle interprétait à la radio le concerto no 23 de Mozart. Peu après la transmission le téléphone sonna dans le studio : c'était Staline. Stupeur. Il demandait s'il existait un disque de l'œuvre qu'il venait d'entendre. « Bien sûr, Joseph Vissarionovitch », lui répondirent les techniciens. « Envoyez-le moi demain à la datcha ». Consternation au studio. Il n'existait pas d'enregistrement. Mais personne n'osait dire « non » à Staline.

On convoqua d'urgence Youdina dans la nuit, on rassembla les musiciens de l'orchestre. Vers l'aube, on avait fini d'enregistrer, et cet exemplaire unique du disque fut porté à Staline. Tel est le récit que nous rapporte Dimitri Chostakovitch.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le « tout Moscou » le fréquentait : les diplomates, les mouchards du KGB, les marchands d'icônes et tous ceux qui faisaient du marché noir. Il faut croire qu'il a réellement marqué tous ceux qui l'approchaient puisqu'il était considéré comme une légende vivante : ce personnage a même inspiré un cinéaste, André Zagdanski, qui a réalisé un film documentaire dont le titre est *Vassia*. Mais inutile de dire qu'à l'époque, je n'étais pas très rassurée, car je subodorais que j'avais pénétré dans une sorte de *no man's land*, une zone hors d'atteinte. Cette impression se confirma lorsque le modèle de *Vassia*, la belle Assia, nous invita à son tour aimablement chez elle, ou plutôt chez ses parents.

Je me rendis donc, toujours en compagnie de Vitia, dans l'un des vieux quartiers du centre de Moscou, où dominait une architecture en bois faite de ces maisons de ville qui ressemblaient à de grosses isbas. Ces maisons, quelques années plus tard, furent rasées et les habitants relogés (les parents d'Assia se virent octroyer une nouvelle demeure de trois étages, dans le sud de la capitale). Vue de l'extérieur, « l'isba » qu'ils occupaient dans les années soixante se fondait totalement dans le cadre environnant. La porte palière était capitonnée à la manière russe d'un cuir marron foncé qui se distinguait à peine des portes voisines. Une fois qu'on franchissait le seuil, on tombait nez à nez sur un second capitonnage, cette fois, beaucoup plus cossu.

Enfin on débouchait sur un intérieur d'un confort inégalé à Moscou, aménagé dans un style qui n'avait rien de russe : on se croyait quelque part en Suède, dans une maison lambrissée de lattes en bois clair verni. Le *design* de la cuisine contrastait avec tout ce que l'on pouvait imaginer en Union soviétique à cette époque : elle était d'une propreté exemplaire, détail notoire si l'on sait quel désordre et quelle odeur de choux y règnent

habituellement ! Elle était équipée d'appareils ménagers les plus modernes qui fussent. Un standing, en un mot, qui ne pouvait que paraître, de prime abord, un peu suspect. Sans parler des whiskies et autres breuvages introuvables dans le pays pour le commun des mortels.

La maison était par ailleurs un vrai petit musée, avec des toiles « non conformistes », des icônes de tous formats, dont de vraies portes royales qui provenaient de je ne sais quelle église. Quant aux parents d'Assia, je ne pouvais qu'être dubitative sur les fonctions qu'ils exerçaient en URSS pour jouir d'une situation aussi privilégiée.

Ce jour-là, je décidai de me fâcher à mort avec Vitia, pour m'avoir introduite dans ce milieu que je jugeais douteux, mais au sujet duquel je n'avais alors pas la moindre explication. Vitia se contenta de me sermonner sur ma couardise en disant que ces gens recevaient des diplomates américains, et qu'ils étaient en même temps bien vus du Comité de la sûreté d'État soviétique ! Je captai alors vaguement le nom de mes hôtes : il s'agissait des Stevens. Mais les rares personnes, mes amis russes de confiance que j'interrogeais, demeuraient très évasifs ; quand, par la suite, je cherchai auprès des Occidentaux à avoir plus de renseignements, tout le monde prenait un air entendu et refusait d'entrer dans les détails.

Ce n'est que des années plus tard que je compris où j'avais atterri ce jour-là. Le père d'Assia dont je ne retins alors que le nom de Stevens était un correspondant de presse américain qui était arrivé à Moscou en 1934. Pendant l'année 1938, il y travailla pour la Chambre de commerce russo-américaine, tout en commençant à écrire pour le *Manchester Guardian* et le *London Daily Herald*. Puis il était rentré aux États-Unis, tout en gardant la propriété de sa maison moscovite, ce qui était chose étonnante dans le système communiste. Il avait épousé

une Russe, qui avait pu le suivre, autre point qui dérogeait totalement à la législation soviétique dans le cas d'un mariage avec un étranger. Pendant la guerre, il semble avoir joué un rôle important comme conseiller dans la délégation W. A. Harriman, présente à une conférence entre Staline et Churchill en 1942.

Il revint en poste à Moscou seulement après la mort de Staline comme correspondant du *Christian Science Monitor*. Et c'est à partir de la période du dégel et du XX^e congrès du PC que la maison des Stevens se transforma en un lieu « protégé » que le système soviétique tolérait. Il y avait ainsi quelques îlots, sorte d'aires de repos où pouvaient se côtoyer toute cette faune d'artistes de l'*underground* soviétique, comme Sitnikov, des diplomates en mal d'informations, ainsi que des membres sans doute de la CIA et du KGB ! En réalité, mon effroi de découvrir que je venais de rencontrer la fille d'un agent peut-être à la solde du KGB, sinon d'un agent double... s'avéra par la suite justifié. Selon l'organisme AIM (*Accuracy In Media : Exactitude dans les médias*), l'appartenance au Parti communiste américain d'Edmund Stevens (dont j'appris enfin le prénom) ne fut révélée qu'après sa mort à Moscou en 1992, ce qui devait expliquer finalement le statut particulier dont il bénéficiait dans le pays. Nonobstant, les Stevens protégeaient les artistes, en particulier les peintres faméliques et faisaient office de mécènes à leur égard.

Après cet épisode chez Sitnikov et notre visite chez les parents d'Assia, je conçus une telle fureur contre Vitia que je décidai de ne plus le revoir : je lui en voulais de m'avoir compromise par imprudence. Aussi je ne me rendis pas au rendez-vous suivant qu'il m'avait fixé : c'était en plein hiver, un jour où la température était fort basse. Nous devions nous retrouver à 14 heures devant l'entrée principale de l'université

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans son œuvre romanesque comme dans sa vie personnelle, Pasternak témoigne de sa double appartenance, au passé et au présent. C'est le thème central de son livre *Le docteur Jivago*.

Il est clair que le roman de Boris Pasternak ne répondait pas aux critères du réalisme socialiste. On y entend peu de discours idéologiques. C'est le hasard et l'irrationalité qui gouvernent les destinées des héros. Jivago est un humaniste trop passif. Mais l'auteur, lui, ne reste pas neutre. Il se démarque de son héros. Il suffit de lire les six poèmes à la fin du roman qui résument ses positions (amour, valeurs spirituelles et morales). Valeurs qui ne sont pas conformes aux thèses du léninisme, comme d'ailleurs la prééminence de l'individu au détriment de la collectivité.

La publication du roman avait connu toute une épopée. L'œuvre avait été achevée en 1955. La revue *Le Nouveau Monde* (*Novy mir*) avait fait des propositions pour la publier qui n'aboutirent pas : c'est l'éditeur communiste italien, Feltrinelli, qui sortit le roman en 1957. En 1958, le succès de *Jivago* fut tel que Pasternak reçut le prix Nobel. Cette reconnaissance internationale déclenche en URSS une violente réaction du pouvoir. Exclu de l'Union des écrivains, il fut accusé de trahison et menacé d'expulsion. Devant ces pressions, il doit refuser le prix Nobel. Après avoir adressé un recours en grâce à Nikita Khrouchtchev, comme on l'a vu plus haut, il n'est finalement pas contraint de s'exiler de la Russie qui lui était si chère. Mais sa santé était de plus en plus altérée et il mourut le 31 mai 1960.

En 1961, je m'étais rendue une première fois sur la tombe de Pasternak qui était déjà un lieu de recueillement pour l'intelligentsia soviétique : je me fis la plus discrète possible pour ne pas attirer l'attention. Elle était située dans le petit cimetière de Pérédelkino, un village tout près de Moscou où résidaient de nombreux écrivains. J'apercevais au loin la maison

de l'auteur de *Jivago*.

Je revins l'année suivante à Pérédelkino. Cette fois, je rendis visite aux proches de Boris Léonidovitch Pasternak qui étaient installés dans leur maison de Pérédelkino. Je n'avais reçu aucune mission particulière, sinon de transmettre l'amitié et le soutien des amis français qui l'avaient particulièrement aidé, comme Jacqueline de Proyart. Avec trois autres collègues, elle avait traduit en français *Le docteur Jivago* qui, grâce à sa diligence, parut en 1958 chez Gallimard⁴.

Malgré la méfiance légitime dont la famille s'entourait à l'égard de tout visiteur, je fus bien accueillie. Les événements douloureux étaient pourtant toujours présents dans leur vie. Les brimades continuèrent encore bien des années, jusqu'au moment où il fut question de transformer la maison en musée. Dans ce climat de persécution, les liens de la famille s'étaient particulièrement resserrés. Ce jour-là je trouvai donc dans la maison Zinaïda Nikolaïevna, la seconde épouse de, ainsi que l'exmari de Zinaïda, le grand soliste Heinrich Neuhaus et leur fils Stanislav, également pianiste. Tous étaient francophones et, au fond, ma visite fut un moment de détente pour eux : on parla tout simplement de Paris et de la France.

À ma surprise, je découvris qu'ils connaissaient le jeu de la belote et nous fîmes une partie en prenant le thé. Puis le soir venu, le fils cadet de Zinaïda et de me proposa de me ramener en voiture à Moscou où lui-même rentrait : Liona était un jeune chercheur du MGU. Il possédait une toute petite voiture, de celles que chez nous on pourrait conduire sans permis ! Nous n'allions pas très vite, et le plaisir était d'autant plus intense. Je savourais ce retour avant de me replonger dans mon foyer. Je sus plus tard que Liona mourut très jeune d'une maladie cardiaque.

Je ne devais revenir à Pérédelkino qu'une vingtaine d'années

plus tard, dans le cadre de mon travail à l'ambassade de France. La délégation française dont je faisais partie en tant qu'attachée culturelle se rendait sur la tombe de l'écrivain. Je ne pus reconnaître le petit cimetière de village où il y avait alors la tombe de Boris Léonidovitch au pied de trois pins. Aujourd'hui, le cimetière est immense avec toutes les sépultures des « Afghans » notamment, ces jeunes Russes morts durant la guerre en Afghanistan qui dura tant d'années.

4. Cf. J. de Proyart, B. Pasternak, *Lettres à mes amies françaises*, Paris, 1994.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laissé des proches en URSS : des membres de leur famille, dont certains étaient devenus des notoriétés de l'Académie des sciences, en physique et en neurologie, d'autres, des artistes, avaient péri au Goulag.



Deux ans après notre mariage, en 1967, nous avons entrepris de faire un voyage en URSS. C'était la première visite de Michel dans le pays. Notre émotion était grande. Nous y avons retrouvé les membres de sa famille qui avaient survécu au blocus, à la guerre et qui se maintenaient tant bien que mal sous le régime soviétique. Malgré le passé de mes beaux-parents, ils acceptèrent de nous rencontrer. Nous étions les uns et les autres sur nos gardes. Nous débarquions du bloc capitaliste et nous ne voulions pas les compromettre.

Grâce à l'aide d'un parent de Michel, nous avons quand même réussi à faire une brève visite au poète Joseph Brodsky. Il nous fit sentir, par sa réserve, que les temps n'étaient pas propices à ce type de rencontre. Il avait été arrêté en 1964 et condamné « pour parasitisme » à cinq années de camp, puis libéré au bout d'un an. En 1972 il allait être expulsé d'URSS. On était loin encore de la notoriété du poète qui devait obtenir ce beau Nobel de littérature en 1987 ! Tous ces événements qui ont jonché sa vie ne font que souligner combien sa méfiance était alors légitime.

L'Union soviétique n'était déjà plus celle que j'avais connue dans le début des années soixante.

Le climat politique reflétait les changements des chefs

d'État : à Khrouchtchev avait succédé en 1964, un autre premier secrétaire du PC, Léonide Brejnev. Il restera au pouvoir jusqu'en 1982. Son règne était synonyme de regel, puis de stagnation. Nos amis russes étaient fatigués, désabusés. La vie quotidienne était devenue encore plus difficile pour eux.

Il fallait tourner une nouvelle page de l'histoire, et il était temps pour moi de prendre du recul, de ne pas en rester à mes souvenirs de vie estudiantine à Moscou.

Notre vie familiale m'y invitait car notre fils, Emmanuel, allait voir le jour, en mars 1969. Aussi il se passa quelques années avant que je ne revienne, pour des raisons professionnelles, en URSS.

6. Abréviation de l'anglais : *displaced persons*.

UN GÉANT

Je « renouais » avec la Russie en 1975, à l'occasion d'une mission de recherche effectuée dans le cadre de mon enseignement à l'université de Paris X-Nanterre, où j'avais été nommée assistante en 1973.

Au début des années 1970 de nombreux artistes et écrivains avaient connu un sort identique à celui de Joseph Brodsky, et avaient été contraints à quitter l'Union soviétique : André Siniavski (1973), Efim Etkind (1974)... Et au début de cette même année 1974, c'était l'expulsion d'Alexandre Soljenitsyne.

Alors que l'Union des écrivains campait toujours sur des positions « staliniennes », une figure émergea et allait bouleverser toute l'histoire du pays : celle de l'écrivain Alexandre Soljenitsyne. Il avait été interné au Goulag jusqu'en 1953, puis retenu en relégation au Kazakhstan. Au cours de ces années de combat, il élaborait *l'Archipel du Goulag*. Le projet, qui par sa dimension politique dépassait toutes les autres expériences littéraires du XX^e siècle, fut achevé en 1968. La même année, l'auteur réussit à faire passer le manuscrit en Occident, pour le mettre à l'abri. Les mille cinq cents pages se trouvèrent réduites à trois microfilms qui traversèrent sans embûches la douane soviétique.

En 1971 Soljenitsyne parvint à établir des contacts avec Nikita Struve, directeur de la maison d'édition YMCA-Press à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

théâtre, de soirées littéraires en tout genre, et de musique. Il y avait comme une osmose entre le spectacle qui se déroulait sur la scène et les spectateurs : ils trouvaient là le moyen de s'évader du quotidien à une époque où ils ne pouvaient pas circuler librement à l'étranger, ni même à l'intérieur de l'URSS. Quant aux acteurs, la frontière entre leur vie privée et les personnages qu'ils incarnaient paraissait souvent s'estomper.

C'est ce qui s'était produit au théâtre de la Taganka justement en 1986-1987. Derrière les mises en scènes déchirantes de la *Cerisaie*, il y avait aussi de vrais drames intérieurs que vivaient alors le directeur et les acteurs de la troupe. Ils s'entre-déchiraient pour sauvegarder leurs sphères d'influence et étaient laminés par des rivalités où la politique n'était pas complètement étrangère. C'est ce qui fut divulgué à la mort de son directeur Anatoli Efros, en 1987.

Le théâtre de la Taganka avait été fondé en 1964 par Iouri Lioubimov. Une figure courageuse qui avait survécu aux années de règne de la censure soviétique : il avait réussi à monter l'œuvre de Boulgakov, considérée comme sulfureuse, *Le Maître et Marguerite*. En 1984 il avait été déchu de sa citoyenneté soviétique et contraint à s'exiler en Occident.

C'est alors qu'Anatoli Efros avait accepté la charge de directeur de la troupe. Mais sa nomination fut très vite contestée par les acteurs eux-mêmes : ils voulaient se montrer solidaires de Lioumibov et, en signe de protestation contre son expulsion, ils acceptèrent mal la venue d'Efros. Beaucoup d'entre eux quittèrent la troupe. Efros subit le choc de ces dissensions, eut une attaque cardiaque et mourut en 1987, âgé de 61 ans. Un office des morts laïc eut lieu dans la salle de la Taganka : la foule des Moscovites était immense. Le corps diplomatique était représenté.

Nous avons tous ressenti à travers cet événement non

seulement la tragédie que vivaient les membres du théâtre mais l'injustice dont était victime toute l'intelligentsia. En pleurant la mort d'Efros, les Russes réclamaient, en quelque sorte, le retour de Lioubimov et la restitution de ses droits de citoyen soviétique. Plus qu'un scandale s'était révélé au grand jour le drame d'un peuple riche d'une culture séculaire, « européenne », qui était encore, en ces dernières décennies du XX^e siècle, otage d'un régime totalitaire.

L'ÉGLISE ENTRE CULTURE ET POLITIQUE

Le travail à l'ambassade n'était pas toujours facile. Il était en particulier malaisé de délimiter les secteurs de compétences des uns et des autres. Certaines questions étaient traitées à la fois en chancellerie et au Service culturel. La vie intellectuelle et spirituelle est toujours tributaire de la politique. Et inversement. Il en allait ainsi non seulement pour les arts ou la littérature mais aussi pour la religion.

La vie religieuse se présentait sous ces deux volets : politique et culturel. Aussi le « dossier religieux » revenait d'office à la chancellerie diplomatique qui analysait les relations entre le Patriarcat et les autorités civiles. Les politiques s'intéressaient au pouvoir temporel de l'Église orthodoxe, à la structure ecclésiale interne, aux moindres changements dans les postes clefs.

Au lendemain de la chute du pouvoir impérial, l'Église russe avait réuni un concile qui avait permis d'élire un patriarche, Tikhon Bellavine (janvier 1918).

Le concile avait ainsi renoué avec l'organisation patriarcale supprimée par Pierre le Grand. Mais les relations entre l'État et l'Église allaient se détériorer et, en 1925, à la mort de Tikhon le gouvernement soviétique empêcha l'élection de son successeur. Le trône patriarcal échut à des *locum tenens* provisoires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous avions recours entre collègues à quelques expressions codées par nous seuls : c'était une parade naïve et peut-être inutile, tant nous ne dévoilions aucun secret d'État. Mais on savait que les Soviétiques pouvaient faire feu de tout bois.

Une amie du Quai m'appelait régulièrement toutes les semaines, pour me donner les nouvelles de Paris. Mon fils, bachelier frais émoulu, y faisait une première année de droit à la faculté de la rue d'Assas. Il n'était pas encore majeur et en mère attentive, je voulais savoir comment il vivait en mon absence. En fait, il se débrouillait fort bien dans notre appartement de la rue de l'Annonciation, où il avait proposé à un ami pianiste de cohabiter avec lui. Ils passaient tous deux une joyeuse année à faire de la musique de chambre (Emmanuel jouait du violon).

Mais pour ce qui était de l'université, j'étais plus soucieuse. L'hiver 1986-1987 était agité par de violents mouvements estudiantins. C'était l'époque où le ministre de l'Éducation nationale, M. Devaquet, faisait passer sa fameuse loi qui prévoyait, entre autres, une sélection des étudiants à l'entrée à l'Université. En riposte, les manifestations de jeunes déferlèrent et la police montée, les « voltigeurs » frappaient sur tout ce qui bougeait dans les rues de la capitale. C'est dire à distance toute mon inquiétude, et mon amie du Département, qui était en contact avec mon fils, essayait de me rassurer sur la situation à Paris.

En dehors de nos conversations personnelles, elle me faisait aussi un petit tour de presse hebdomadaire. Elle me résumait notamment les articles publiés dans la *Pensée russe*, ce journal de l'émigration qui faisait écho à tous les événements qui affectaient l'URSS et leurs ressortissants : les dissidents nouvellement arrivés en Occident.

La *Pensée russe* était paradoxalement sur bien des points mieux informée sur la vie en Union soviétique que la presse

dans le pays, jugulée par la censure. Elle possédait des réseaux. Par ailleurs, elle destinait ses articles non seulement au lectorat russe de l'émigration, mais visait aussi le public soviétique : là encore, les exemplaires du journal qui parvenaient à l'époque en URSS (il en arrivait un quelquefois en chancellerie, quelquefois au culturel) circulaient entre les mains et parfois étaient reproduits. L'intelligentsia en était très avide d'autant plus que, à côté des actualités, le journal publiait tous les textes les plus importants des écrivains et philosophes de la première émigration, de Berdiaev à Rozanov.

Tous ces auteurs interdits n'étaient diffusés qu'en Occident : sur place, seule une certaine élite, qui avait accès à « l'enfer » de la bibliothèque Lénine, cette réserve d'ouvrages censurés, pouvait se targuer de les avoir lus. Et bien sûr, la *Pensée russe* mentionnait aussi tout ce qui était relatif aux écrivains bannis comme Siniavski ou Soljenitsyne. C'était une mine de renseignements précieuse pour les Soviétiques et pour nous-mêmes.

Ces coups de fil de Paris devaient faciliter la tâche des standardistes et les aidaient dans leur travail d'information au KGB. Il était pourtant logique qu'en tant qu'attachée culturelle je fusse informée de tout ce pan de la vie artistique et politique en Occident. Mes conversations téléphoniques, sur un ton de relative liberté avec cette amie, étaient un moment de récréation pour les standardistes auxquelles devaient échapper en revanche les « vrais » messages politiques qui, eux, passaient par le chiffre. Telle est la loi de la vie diplomatique.

L'HIVER RUSSE

Un autre personnage jouait encore un rôle important de notre vie : *l'hiver russe*. C'était un des thèmes de conversation favoris pour les étrangers en poste en Russie. Pas un diplomate n'aurait manqué de raconter les avatars auxquels il était confronté, dès l'apparition des premiers frimas, à chaque sortie hors des chemins balisés. En fait, même si avec les premiers flocons, les chasse-neige sillonnaient la capitale, il arrivait que, tard dans la nuit, la neige prît les devants ; lorsqu'on se trouvait seul dans sa voiture à devoir rentrer après une réception à l'autre bout de la ville, on avait l'impression de traverser les plaines de Sibérie !

Préalablement, il fallait réussir à dégager la voiture de sa couche de neige qui l'avait totalement recouverte le temps du dîner. Heureusement j'étais équipée à cet effet du fameux balai russe en paille, le *venik*: c'était un ustensile rudimentaire, mais il nous permettait de sortir de toutes sortes de situations... Il est vrai que, pendant cette opération, on avait le temps de se geler complètement malgré les chaudes *choubas* (peaux lainées ou manteaux de fourrure) enfilées sur nos légères robes du soir. Puis, une fois le moteur chauffé, on entreprenait la traversée.

On avait le choix entre le milieu de la chaussée verglacée et les bas-côtés où l'on s'enlisait dans la neige fraîche. Un soir, je me rendais depuis le quartier Iougo-Zapadnaïa (au sud-ouest de la ville) dans mon ghetto, diamétralement opposé, sur la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

domaines susceptibles d'intéresser davantage les Soviétiques –, à un autre attaché culturel, arrivé en même temps que moi. Cet historien, de surcroît parfaitement russophone, aurait bien pu être visé par cette mesure d'expulsion. Mais là encore, pourquoi les Soviétiques avaient-ils plutôt décidé de me faire partir et de le laisser, lui, à son poste ?

Dans le contexte de surveillance auquel on devait se plier, les moindres indices pouvaient être exploités à l'encontre de chacun de nous. Inversement, ce petit jeu pouvait alimenter ma propre investigation pour essayer de comprendre quelles filières étaient utilisées pour nous « espionner ». À partir de là, je pouvais, en fait, reconstituer les procédés utilisés par les agents du KGB. Ils avaient recours à des intermédiaires choisis dans l'éventail de nos interlocuteurs culturels.

Je cherchais des repères dans les détails infimes de mon comportement et dans mes contacts récents.

Un jour était arrivé dans notre service à Moscou un mathématicien français, Michel Deza. Il s'agissait d'un ancien étudiant soviétique que j'avais connu en 1962 à l'université de Moscou. Il avait épousé, à cette époque, une stagiaire française de notre groupe, et fini par obtenir visa et papiers pour la France. Un personnage tout à fait génial dans sa spécialité et éminemment cultivé. Son nom n'avait aucune consonance russe pour la bonne raison qu'il l'avait tout simplement inventé. Il avait pu l'intégrer dans son état civil soviétique. Micha Deza arriva claironnant dans l'ambassade, sûr de son immunité avec son passeport tricolore. En quoi il avait raison et ne risquait rien.

Comme tous les chercheurs français, je le reçus dans mon bureau et il me proposa de me faire rencontrer des artistes avec qui il était en contact. J'acceptai de me rendre avec lui chez une

femme collectionneuse, qui frayait d'ailleurs beaucoup avec les étrangers résidant à Moscou. Elle s'était mariée à un Scandinave et se démenait pour aller le rejoindre, en sortant sa collection de tableaux. Dans son appartement étaient empilées des quantités de toiles. Je témoignai une certaine curiosité, mais n'avais nullement l'intention d'acquérir quoi que ce soit chez cette Xénia qui cherchait pourtant à en vendre quelques-unes pour se faire un peu d'argent. Ma méfiance habituelle avait repris le dessus.

Au moment où Deza m'avait présentée, elle comprit approximativement mon prénom et m'appela « Annette ». Je notai que par la suite, chaque fois que je la croisais dans des manifestations culturelles, elle m'affublait de ce diminutif. Lorsque survint mon expulsion, je fus surprise de relever dans la presse, notamment dans l'article des *Izvestia* qui publiait la liste des « espions » français, que j'apparaissais sous ce nom qui ne figurait pas dans mes papiers d'état civil. De même que dans l'annonce passée sur les ondes au journal télévisé du soir, sur la chaîne *Vremia*.

En fait, hormis cette Xénia, aucun Soviétique n'usait de ce prénom qui n'était pas le mien. J'en déduisis alors qu'elle avait pu faire quelque rapport sur ma personne au KGB : elle s'activait tout naturellement auprès des services de renseignements dans l'espoir d'obtenir en échange le droit de sortir sa fameuse collection. La plupart du temps, c'était grâce à des procédés aussi anodins que l'on fabriquait des dossiers sur des personnes considérées comme suspectes ou gênantes.

Les années passant cette collectionneuse obtint ce qu'elle souhaitait. À la faveur de la perestroïka, elle s'inséra dans le nouveau système et put officialiser ses contacts avec l'étranger. Aujourd'hui elle a pignon sur rue pour vendre ou exposer ses toiles dans les galeries occidentales. Mais cet épisode, – qui ne

fournit bien sûr qu'une hypothèse – où elle avait, sans doute, rendu des comptes au KGB sur une certaine « Annette », attachée à l'ambassade de France, avait dû lui valoir quelques galons. L'anecdote peut paraître dérisoire, mais elle est certainement venue enrichir le dossier qui traînait sur moi dans les services de renseignements.

Après tous ces atermoiements sur les raisons plausibles de mon expulsion, je n'étais pourtant pas du tout disposée à conclure que j'aurais été désignée pour incompétence, ou que je devais quitter le pays dans cette fournée d'espions, pour l'un des motifs invoqués ci-dessus. Les six mois qui s'étaient écoulés depuis ma prise de fonction, je les avais entièrement consacrés à travailler sans relâche. Je n'avais même pas pris le temps de renouer contact avec mes anciens amis russes, que j'avais rencontrés au cours de mes nombreux séjours antérieurs.

Pendant tout ce semestre, je ne décollai pas de l'ambassade. Ce constat n'a pas la prétention de me justifier mais d'essayer d'expliquer pourquoi le choix s'était finalement porté sur ma personne.

Le poste que j'occupais était celui *d'attaché adjoint* au conseiller culturel. Mon supérieur hiérarchique immédiat, diplomate, était un homme d'envergure, et pour nous tous un patron merveilleux. Il était toujours respectueux de ses collaborateurs, ne fussent-ils pas de la « carrière », comme c'était souvent le cas au sein de notre service. Écrivain connu sous le nom de Chennevières Henry Cuny était appelé à gravir tous les autres échelons de la diplomatie française. Il était tenu en estime par ses homologues soviétiques.

On rencontrait chez lui des sommités invitées de France : scientifiques de haut vol, philosophes de renom, artistes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des lustres, et la lueur des cierges.

Je vis, comme un flash, toute mon année passée à Moscou : dans cette saisie globale de mon séjour en Russie, toutes les péripéties et les tracasseries s'estompèrent d'un coup. J'avais la sensation que mon séjour à l'ambassade était comme une parenthèse dans ma vie. J'avais bouclé la boucle. Cette perception des choses était exacte puisque je n'étais pas diplomate de carrière. Pourtant mon expérience diplomatique n'allait pas s'arrêter là, car le ministère des Affaires étrangères me proposa de continuer à travailler en qualité de chargée de mission, pendant toute la durée du détachement qui m'avait été octroyé par l'Éducation nationale.

En attendant, les effets de l'expulsion sur ma vie privée, sans être désastreux, étaient pour le moins contrariants. Comme les autres fonctionnaires français partis en poste, j'avais fait des projets et pris des dispositions. Au Quai, la règle générale était que l'on s'expatriait pour une durée de deux ou trois ans, susceptible d'être prorogée. Cela avait été le cas pour mes prédécesseurs qui avaient effectué des séjours de quatre ans. Ils avaient éprouvé d'ailleurs une certaine usure du temps et ne furent pas mécontents de rentrer.

Pour ma part l'expulsion, qui mettait un terme prématuré à mon séjour à Moscou, m'avait empêchée de m'habituer à la vie de diplomate. Je n'avais pas eu le temps de sentir la routine du métier : les piles fastidieuses de télégrammes, les visites importunes de certains chercheurs missionnaires, les sempiternels cocktails au sein de la colonie française où l'on voyait immuablement les mêmes personnes, les réceptions dans lesquelles on rencontrait les mêmes fonctionnaires des services soviétiques.

Non, au contraire, mes contacts avec nos partenaires officiels m'avaient paru authentiques, spontanés. Des clins

d'œil, des allusions à peine voilées à la situation politique dans le pays laissaient parfois percer leur désenchantement.

Au cours du premier semestre de l'année 1987 nos interlocuteurs soviétiques commencèrent à délier leurs langues. En particulier, les fonctionnaires du Ministère russe des Affaires étrangères (le MID), qui avaient été en poste en Occident se mirent à nous parler avec plus de franchise. Ils abandonnaient le « politiquement correct » et nous laissaient entendre qu'ils n'avaient pas d'illusions sur l'état de l'économie en URSS. « En direct » avec nous, ils ne tenaient plus le langage des négociations des commissions mixtes et se montraient sous un jour plus humain.

Un soir, au cours d'un dîner offert par notre ambassadeur dans les splendides salons de la résidence, je me trouvais à la table de la femme d'un haut fonctionnaire du MID. La résidence est logée dans un ancien hôtel particulier qui avait été construit au XIX^e siècle. L'entrée, l'escalier d'apparat étaient du plus pur style néo-russe qui reprenait la tradition du XVII^e siècle. En revanche les salons du premier étage étaient inspirés du classicisme français. Cet étonnant contraste fait de la résidence Igoumnov un véritable joyau d'architecture. Malgré la solennité du lieu, je fus frappée par le caractère détendu de la conversation et la sincérité des propos. La confiance s'était établie entre les convives.

Au dessert, on servit les rituelles corbeilles de fruits : c'était des denrées qui, à Moscou, restaient encore rares et étaient hors de prix pour le commun des mortels, et, apparemment, même pour nos hôtes soviétiques ici invités. Quelle que fût la saison c'était un luxe obligatoire, qu'en tant que « capitalistes », on devait offrir aux Soviétiques. La femme de ce haut fonctionnaire au MID me regarda en prenant poliment une banane qu'elle

rangea aussitôt dans son petit sac du soir et me confia : – « C'est pour ma petite fille. Il y a si longtemps que nous n'avons pas vu de bananes à Moscou ! »

Cet aveu de la part de la femme du diplomate soviétique, qui appartenait pourtant à la classe privilégiée, venait rompre la routine des convenances bien établies dans ce genre de réception. Il se trouve que, peu après, lorsque se réunit la commission culturelle franco-soviétique à Paris, au moment de l'annonce de mon expulsion, ce sont ces mêmes diplomates qui s'étaient approchés de moi, dans les couloirs de notre ministère, pour m'exprimer leur sympathie. Ils avaient été les premiers à me faire comprendre qu'il s'agissait d'un incident de parcours dans ma carrière, qu'ils n'étaient pas dupes et qu'ils ne croyaient pas aux accusations d'espionnage dont je faisais l'objet.

Quoi qu'il en soit, mes plans personnels étaient bousculés par cette décision de « rappel » en France, comme il était d'usage de le dire en langage diplomatique. La première personne qui en subit le contrecoup fut mon fils Emmanuel. Mon retour inopiné venait contrarier le mode de vie plaisant qu'il menait avec son ami pianiste. Si Emmanuel avait pu m'accompagner et me rendre visite à plusieurs reprises à Moscou, je n'avais pas eu le temps avant mon départ précipité d'inviter le reste de ma famille. En particulier ma nièce Karène, qui avait fait du russe dans sa scolarité. Mais ces considérations ne sont sans doute pas sérieuses au regard de décisions prises en haut lieu!

Et surtout, je m'étais installée à Moscou dans « la durée », c'est-à-dire solidement sur le plan matériel...

Après avoir passé plusieurs mois à me battre avec ténacité, j'avais fini par obtenir et restaurer l'appartement qui m'était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

évidemment d'une importance capitale en diplomatie. Tout restait encore fortement centralisé.

Mais l'année 1990 marquait le dernier tournant dans nos relations culturelles avec l'Union soviétique. L'une des conséquences de la chute du Mur de Berlin (le 9 novembre 1989) fut d'imaginer une nouvelle forme de coopération avec tous ces États qui émergeaient afin de mieux répondre aux nouvelles demandes formulées par les pays d'Europe centrale et orientale.

À cet effet, le gouvernement mit en place la MICECO, (Mission interministérielle de coopération avec l'Europe centrale et orientale). Elle était chargée d'identifier les principaux axes de notre action politique avec nos partenaires : un renforcement de nos échanges qui devait contribuer à l'instauration d'un État de droit et au développement d'une économie de marché dans ces contrées. La décentralisation devait donner une impulsion nouvelle en augmentant de part et d'autres des projets diversifiés. Elle permettait d'associer plus largement les collectivités locales en matière de coopération extérieure.

Tous ces bouleversements politiques, au début, malmenèrent notre coopération traditionnelle. La seule solution était d'engager des actions ponctuelles, ce que permettait de réaliser la nouvelle Mission interministérielle, grâce à la souplesse de sa structure. Ces changements d'orientation au sein des relations bilatérales, en dehors de la poursuite des échanges institutionnels, intégraient désormais des initiatives d'organismes associatifs ou d'opérateurs privés, ce qui rendait notre travail de coordination plus varié et plus intéressant.

L'EFFONDREMENT DE L'URSS

À l'Est, un nouvel État était en train de se « structurer ». L'Occident voulait croire en une évolution vers un État de droit. L'URSS de Gorbatchev vivait ses derniers soubresauts. L'analyse de cette période floue de transition vers la CEI (Communauté des États indépendants) nous fut magistralement fournie par l'historien Michel Heller.

Son destin l'avait placé au cœur des événements politiques qui se déroulaient alors en URSS. Emprisonné dans un camp de travail au Kazakhstan (1950-1956), il émigra dès sa libération, en Pologne et arriva en France en 1968. Son expérience, il la mit au service de la recherche. Il occupa une chaire de civilisation en Sorbonne.

En 1983, au cours de son règne bref, Andropov avait eu le temps de le déchoir de sa citoyenneté soviétique. Michel Heller démontra que la perestroïka de Gorbatchev, à laquelle l'Occident faisait crédit, n'avait en réalité aucune chance de survie. Elle était condamnée d'avance parce que le système n'était pas réformable. Il comparait le système soviétique, avant la perestroïka, à un dinosaure. « Mikhaïl Gorbatchev a voulu en faire un centaure. Mais si le dinosaure a été dépassé, il a cependant existé. Alors que le centaure, lui, n'a jamais foulé le sol. Parce que le centaure reste un mythe, tout comme un système soviétique amélioré ».

Les analystes occidentaux avaient, eux aussi, prévu

l'éclatement de l'URSS, mais personne n'avait pressenti son caractère imminent. Aussi, la nouvelle de l'effondrement de l'URSS surprit les plus éminents spécialistes. Quelques diplomates en poste percevaient toutefois, mieux que d'autres, les pulsations de la Russie « éternelle », à travers des indices culturels encore ténus. C'était le cas de notre chef de service, Henry Cuny. Était-ce l'intuition de l'écrivain caché derrière l'habit de l'énarque?

Les mutations qui se préparaient se référaient implicitement à un retour du pays vers son identité perdue. La seule question qui se posait était de savoir si ces retrouvailles avec son histoire allaient s'opérer sans trop de douleur.

Dans son roman *Un printemps de Russie* qui parut en France en 1988, Henry (Cuny) Chennevières dévoile comment destin personnel et politique sont imbriqués. Son héros, qui a pour nom « l'Étranger », oscille dans son errance imaginaire entre Russie et Occident. Dans une immense métaphore, derrière l'anéantissement de Pompéi, l'auteur a présent à l'esprit la toute récente catastrophe de Tchernobyl. De même qu'il s'interroge sur l'idée chimérique de rebâtir l'antique cité, il nous entraîne vers une non moins hypothétique reconstruction de la Russie.

Comment ne pas rester hanté par cette description de la destruction de Pompéi qui a tous les aspects du nouveau séisme nucléaire que venait de vivre l'URSS : « Tout commença dans le fracas épouvantable d'une explosion. Dans le ciel fuse une lourde colonne de fumée noire... saisis de panique les habitants cherchent à fuir ce lieu maudit... Les terres sont méconnaissables, couvertes d'une épaisse couche d'un gris toujours rougeâtre... ¹⁰ ». Et bien sûr, cette question lancinante, comment renaître de ces cendres ?

La métamorphose de l'URSS en Russie prit un tour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aussi, depuis que la Russie n'est plus l'URSS, on a pu noter paradoxalement, du moins en France au cours des dernières années, une certaine indifférence à son égard. Notre désengagement est patent si on songe au déclin quasi total de l'enseignement de la langue russe dans nos établissements scolaires.

L'année 2010, déclarée conjointement « année croisée » France-Russie au plus haut niveau de l'État, viendra peut-être corriger cette lacune dans notre coopération. Espérons que les célébrations culturelles qui se sont déroulées dans nos deux pays apporteront un regain d'intérêt mutuel et laisseront des traces durables.

Réussiront-elles à contrecarrer les obstacles qui brouillent l'image culturelle et spirituelle de la Russie ? Au début du XX^e siècle, le poète Alexandre Blok avait qualifié la Russie de Sphinx ! L'énigme semble persister aujourd'hui encore pour l'Occident.

Face à tous ces doutes sur l'authenticité de rapprochements politiques et économiques entre nos deux pays, les liens culturels restent l'ancrage le plus fort. Comment rester insensible à cette Russie qui fut toujours en proie aux froidures septentrionales, dans tous les sens du terme !

*Borée, à la chevelure blanche,
à la barbe chenue,
Secouait les cieux.
Pressant dans ses mains les nuages,
Il déversait le givre duveteux,
Soulevait les tourbillons neigeux,
Enchaînait dans les glaces les fiots impétueux.*

Le redoutable vieillard

Faisait trembler toute la nature.

La terre se pétrifiait sous sa main glaciale.

Ces vers du premier grand poète russe du XVIII^e siècle, Gabriel Derjavine, sont tirés d'une ode célèbre en l'honneur de la naissance d'Alexandre Ier. L'allégorie renvoie au message politique de l'écrivain, qui voulait voir monter sur le trône un tsar « humain, maître des passions... ». Le poème résonne comme une illustration de la lutte acharnée que le pays a dû mener contre tous les autoritarismes, depuis les temps d'Ivan le Terrible et jusques dans la période soviétique. La main glaciale nous rappelle la fêrule des despotes qui ont traversé l'Histoire : et l'on pourrait encore développer la métaphore de la terre pétrifiée sous l'emprise des autocraties successives.

La Russie a parcouru un long chemin depuis mon premier séjour. À la suite de tous ces bouleversements depuis la chute du communisme, les citoyens, aujourd'hui, ne se sentent plus traqués par la peur qui les tenaillait en permanence.

Le pays s'est doté d'institutions démocratiques. Pourtant leur fonctionnement est entravé par les atteintes incessantes aux libertés publiques dont les attentats perpétrés contre les médias restent l'une des expressions les plus flagrantes. L'administration de l'État est confrontée à la corruption financière, avec tous les désastres que cela induit. Un nouveau désenchantement, face à cette réalité, dans la population, du moins dans l'intelligentsia, semble poindre. Une forme de prise de conscience que les anciens démons n'ont pas totalement disparu...

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

1. LA FAUTE À ... DOSTOÏEVSKI
2. RUSSES D'ICI, RUSSES DE LÀ-BAS
3. BIG BROTHER À L'UNIVERSITÉ
4. LA « LENINKA »
5. AU DÉTOUR DES RUELLES MOSCOVITES
6. DISSIDENTS ET GRAPHOMANES
7. ANDRÉ SINIAVSKI
8. BORIS PASTERNAK
9. LES FÊTES DE LA RÉVOLUTION SUR L'OKA
10. QUATORZE JUILLET DANS LE KARA-KOUM
11. LA DEUXIÈME ÉMIGRATION
12. UN GÉANT
13. DIPLOMATE OU ESPIONNE
14. L'ÉGLISE ENTRE CULTURE ET POLITIQUE
15. SCÈNES DE LA VIE D'AMBASSADE
16. L'HIVER RUSSE
17. EXPULSÉE
18. LA DIPLOMATIE SERAIT-ELLE UN ART ?

19. DE BEAUX JOURS AU QUAÏ D'ORSAY

20. L'EFFONDREMENT DE L'URSS

ÉPILOGUE